

perbe. Ne pouvant flétrir ma mère, je me réfugiai dans les bras de mon oncle ; mais, comme elle, M. de Loisery se prit à rire, en me disant que j'étais bien difficile. Prières, supplications, refus, tout a été inutile ; et c'est demain le jour fatal !

« Pauvre Octave ! pauvre ange de mes rêves ! faut-il donc mourir sans t'avoir rencontré ? sans avoir pu te voir et te dire : Octave... je t'aime !....

«.....Je brûlerai ce soir cette chemise et ce gant chéri, que je porte sur mon cœur depuis si long-temps... Un réchaud de charbon fera le reste.

« Adieu....

LAURE DE V***.

X

Le soir venu, Laure se retira de bonne heure dans sa chambre, s'enferma à double tour, tira de son armoire à glace la précieuse chemise, de son sein le pauvre gant glacé, et alluma un brasier.

Ella baissa longtemps, longtemps ces chers objets, tout ce qu'elle avait possédé de lui, puis elle les laissa tomber sur la flamme bleuâtre.

Alors elle suivit d'un œil atone les progrès du feu, et attendit que la dernière percelle fût consumée.

—A mon tour, dit-elle.

Elle se coucha sur son lit, fit un signe de croix et s'endormit... jusqu'au lendemain.

Car le lendemain, croyant s'éveiller dans l'autre monde, elle se trouva parfaitement en vie, et s'aperçut qu'elle avait oublié de fermer sa fenêtre... et le brasier était éteint depuis longtemps.

Peu après sa mère gratta à la porte, et vint lui annoncer qu'il était temps de faire sa toilette.

L'obéissance était un des devoirs d'une jeune fille bien élevée. Laure s'habilla. Durant la matinée, elle ne put être seule, et le soir, elle épousa M. le vicomte Octave de Montalier.

XI

FANNY A MÂDAME DE MONTALIER

« Morlaix, 15 avril.

« Il faut avouer, ma bonne Laure, que tu es une véritable petite folle, et que tu m'as causé une frayeur bien vive.

« Lorsque je reçus ta lettre si pleine de désespoir, dans laquelle tu m'annonçais ta fatale résolution, je faillis en perdre la tête...

« Que faire ? Morlaix est à cent lieues de Paris ;— alors même que je fusse partie sur l'heure, je serais bien certainement arrivée trop tard.... Je lus ta lettre à ma bonne mère, nous nous mîmes à genoux, et nous passâmes la nuit à prier pour toi.

« Le lendemain, j'écrivais à ma tante Bescheran, qui habite Paris, lui demandant, courrier par courrier, de tes nouvelles. Cinq jours après, ma tante me répondit que tu venais de partir pour le Berry, avec ton mari, le vicomte de Montalier.

« Le courage t'avait donc manqué ?

« Est-tu heureuse ? »

XII

« Heureuse ! pauvre Fanny, si tu me voyais, mon visage fané, mes yeux éteints te diraient bien mieux que ma bouche, que le bonheur n'est pas pour moi.

« Heureuse ! je pourrais l'être, cependant. Jeune, riche, entourée... mon mari est bon pour moi, il s'est fait l'esclave de mes moindres désirs, il satisfait mes plus légers caprices... Si je n'aimais Octave, je l'aimerais peut-être...

«.....Chaque jour je me lève plus faible et plus brisé ; chaque soir il me semble que je m'endors pour toujours...

« Tu ne saurais te figurer combien l'approche de la mort fait regretter la vie... combien on se prend à aimer les choses qui vous semblaient indifférentes. — Il y a un an à peine, je sautillais, joyeuse et insouciante, au sommet des Alpes, respirant une brise embaumée, assistant à de splendides couchers de soleil, cueillant les plus belles feuilles de la création, et tout cela avec une certaine lassitude, comme sans y prendre garde.

« Maintenant, haletante et sans force, je fais quelques pas chaque soir dans le jardin entre deux plates-bandes d'œillets et de dahlias. — Eh bien ! le moindre souffle qui passe dans mes cheveux me cause une jouissance infinie ; ces pauvres fleurs étiolées aux âpres bâsiers de nos climats du Nord, je les regarde avec amour... et je vais m'asseoir sur la terrasse pour voir le soleil s'éteindre derrière les grands arbres, comme je m'éteindrai bientôt, moi aussi... et pour ne pas renaître à l'aurore suivante...

« Oh ! je commence à sentir que la mort est amère alors que, comme moi, on a à peine vingt ans, alors qu'on aurait pu couler encore de longues et bonnes journées, pleines de soleil, d'amour et d'espérance.

« Adieu, bonne amie ; je t'écrirai tant que mes forces me le permettront... Le jour où tu ne recevras plus de lettres, prie pour moi ! »

XIII

LAURE A FANNY

« 25 avril.

« Mon mari, mon oncle et ma mère ont fini par s'alarmer sérieusement de mon état ; Octave a proposé de m'envoyer dans sa terre du Berry, et j'y ai consenti. Autant mourir là qu'ailleurs.

« La Bretagne est peu distante de Berry, accours vite, ta présence me feras vivre plus longtemps peut-être.

XIV

M. de Montalier avait, à quelques lieues de Bourges, une vieille terre seigneuriale, patrimoine de ses ancêtres.

Un château, style renaissance, s'élevait au milieu d'un bouquet de marronniers et dominait un parc de quatre lieues d'étendue. Ce parc était une admirable solitude, une retraite délicieuse où l'on trouvait tout ce qui fait la vie des champs douce et bonne : eau vive, grands arbres touffus, pelouses pailletées de blanches marguerites, fossés bordés de liserons bleus, buissons fleuris où piaulaient des centaines de gais moineaux, bruyères où se cachaient le râle de caille et le lapin ; grotte de feuillage où le jour arrivait à peine, petits coteaux du haut desquels on pouvait chaque soir voir le soleil s'effacer sous l'étreinte des brumes de l'horizon.

Or, dans ce parc, quinze jours après, vous auriez